

La BNF ne change pas Debord

Par Maxime Rovere - Le 27/03/2013



Il l'avait prévu, la BNF l'a fait : l'exposition consacrée à Guy Debord, fondateur du mouvement situationniste, marque l'arrivée au sein de la culture officielle du plus inspiré de ses détracteurs. Malentendu ou réconciliation ?

« Paris, 2013, sur les quais de Seine, Guy Debord, classé Trésor National, entre pour de bon dans le spectacle (...). Mais avec lui, pour le combattre encore, l'art de la guerre ». C'est dit ! Dans la manière dont ils présentent leur exposition, les commissaires Laurence Le Bras, conservateur au département des Manuscrits, et Emmanuel Guy, chargé des recherches documentaires, savent qu'ils foncent tête baissée dans un paradoxe. L'auteur de *La Société du Spectacle*, mort en 1994, n'aurait pas accepté sans rire que ses archives soient classées « Trésor National », comme ce fut le cas en janvier 2009. Aurait-il vu d'un meilleur œil leur achat par la BNF en 2011 ? Sans doute. Car Guy Debord était non seulement un révolutionnaire, mais également un écrivain, un cinéaste et un penseur. Et il faut bien qu'une œuvre soit quelque part, pour qu'on puisse l'étudier ou la découvrir.

Quelle guerre fait-on ?

On connaît la première thèse que soutient son livre fondateur, publié en 1967 chez Buchet et Chastel : « Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. » C'est contre cette dérive, qui nous conduit à regarder nos vies défiler selon des schémas esthétiques imposés, que Guy Debord a mené sa guerre – une guerre, donc, perdue d'avance, vouée à l'échec, terminée avant même d'avoir commencé. À quoi bon une lutte déjà perdue ? « Il ne faut pas admettre les choses », remarque-t-il dans les myriades de notes qui pleuvent dès l'entrée de l'exposition. L'enjeu est d'imaginer une forme de vie plus satisfaisante, plus active, au-delà du spectacle. Adolescent, Debord ne présentait-il pas sa réussite au bac comme une défaite ? « Le divin Met et Guy-Ernest Debord ont la douleur de vous faire part de leur brillant succès aux épreuves du baccalauréat 2e partie. Fleurs fraîches seulement. »

La promenade

S'il naissait aujourd'hui, Guy Debord serait peut-être le théoricien d'un « art de l'échec » ; né en 1931, il trouva plutôt dans la lecture de Marx, prolongée par ses rencontres au sein de l'Internationale Lettriste, l'espoir d'un avenir autre – déjouant le Spectacle. Mais de tracts en œuvres expérimentales (il fut l'ami du peintre **Asger Jorn** et réalisa plusieurs films), ce que ressent le visiteur d'aujourd'hui est surtout un équilibre ténu entre l'humour et l'érudition, la légèreté et l'ambition, que l'on n'avait pas vu depuis Dada et les Surréalistes. Réparti entre Debord et ses compagnons de route, l'art du détournement ne connaît pas de limites : par la magie des sous-titres, René Viénet transforme des films pornographiques (« Les filles de Kamaré ») ou de propagande (« Chinois, encore un effort si vous voulez être révolutionnaires ») en manifestes philosophiques. Plus tard, il détournera les *comics* en leçon de dialectique. Dialogue entre deux cowboys dans un roman-photo d'André Bertrand : « De quoi tu t'occupes exactement ? - De la réification. » Plus bas, une autre bulle : « Non, je me promène. Principalement, je me promène. »

Le jeu

Dans ce contexte, la guerre et la révolution deviennent peu à peu des notions théoriques dont l'application politique (la participation aux mouvements de mai 1968) ne convainc que ses « acteurs ». Ainsi, le conflit s'évapore en un « Jeu de la guerre », conçu dès 1956 comme une variante étrange au jeu d'échecs, et qu'on ne saurait réellement prendre pour un appareil d'entraînement à la stratégie. Le sérieux de l'œuvre de Debord et de ses compagnons est ailleurs. Sa proposition contient son propre repli et sa propre issue : le sujet sentant, lisant, pensant, écrivant. Car une fois les rêves révolutionnaires mis en sommeil, apparaît l'extraordinaire fécondité des rêveurs. Ce sont leurs créations, commentées entre autres par **Olivier Assayas**, que l'on approfondit dans le catalogue ; ce sont leurs conditions de vie que l'on découvre dans le roman où Michèle Bernstein, première épouse de Debord et co-fondatrice de l'Internationale Situationniste, qui décrit leur quotidien en parodiant le Nouveau Roman. Mais Guy Debord l'a annoncé : « Pour savoir écrire, il faut avoir lu, et pour savoir lire, il faut savoir vivre ».

Exposition « Guy Debord, un art de la guerre », Bibliothèque Nationale de France, du 27 mars 2013 au 13 juillet 2013.

***Guy Debord. Un art de la guerre*, Gallimard, 224 pages.**

Michèle Bernstein, *La nuit*, Allia, 160 pages.